

## **Nouvelles notes sur « le Petit Chaperon rouge » de Jacques Ferron**

Maximilien Laroche

---

Volume 6, numéro 1, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600259ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600259ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Laroche, M. (1973). Compte rendu de [Nouvelles notes sur « le Petit Chaperon rouge » de Jacques Ferron]. *Voix et images du pays*, 6(1), 103–110.  
<https://doi.org/10.7202/600259ar>

## *Nouvelles notes sur « le Petit Chaperon rouge » de Jacques Ferron <sup>1</sup>*

Parmi les sources prochaines du « Petit Chaperon rouge » il faudrait peut-être inclure le dessin animé de Tex Avery : *Red hot riding hood*. Il n'est pas impossible que Ferron ait trouvé dans ce *cartoon* américain le cadre général de sa propre adaptation du conte de Perrault. Dans « le Pont », il déclare, sans donner de date : « Or à cette époque, à cause d'un ami photographe qui voulait devenir cinéaste, je pensais cinéma. .<sup>2</sup> ». Cependant, comme il précise plus loin : « le canal de la voie maritime n'était pas creusé<sup>3</sup> », l'on peut présumer que cet engouement pour le cinéma se situe autour des années cinquante. Il y a tout lieu de croire aussi que le film d'Avery qui remonte à ces années-là n'a pas dû manquer de passer dans une des salles obscures de Montréal dont l'approvisionnement se fait surtout du côté de Hollywood. Et l'on ne peut que constater combien chez Ferron comme chez Avery se retrouve le même schéma bien américain d'un renversement qui fait désormais venir le danger non plus du loup mais du petit chaperon rouge et de sa grand-mère, c'est-à-dire des femmes et non plus des hommes.

En relisant le conte et en prêtant l'attention qu'il faut à ce qui peut ne paraître que simples détails l'on est amené à y découvrir des significations plus qu'amusantes.

- 
1. Voir « L'imitation originale dans le Petit Chaperon rouge de Jacques Ferron », texte publié dans mon essai intitulé *le Miracle et la métamorphose*, Montréal, Éditions du jour, 1970, « Littérature du jour », p. 221-228.
  2. Jacques Ferron, *Contes*, édition intégrale, Montréal, HMH, 1968, p. 49.
  3. *Ibid.*, p. 48.

L'on sait qu'en général dans toute œuvre imitée (et sans doute dans toute œuvre, du moins toute œuvre bien faite, pour ne pas dire tout chef-d'œuvre) il est possible de découvrir dès l'introduction l'essentiel de ce point de vue nouveau à partir duquel un auteur écrit sa version personnelle d'une histoire traditionnelle.

Or dans cet hors-d'œuvre que l'auteur nous sert avant de commencer le récit proprement dit de l'aventure du petit chaperon rouge, c'est de la grand-mère qu'il est surtout question. Ce personnage qui, chez Ferron, nous est ainsi présenté dès le début du conte est haussé au rang de protagoniste de l'histoire, de personnage-point de vue, alors que le petit chaperon rouge devient personnage-pivot de l'intrigue. C'est par la conscience de la grand-mère que Ferron commence par nous faire participer à l'aventure dont il entreprend de nous faire le récit. L'on remarquera que ce point de vue, même s'il s'en distingue, ne diffère que de peu de celui de Tex Avery qui lui faisait du loup le personnage-point de vue, le personnage sympathique donc. Pour Ferron, comme pour le cinéaste étatsunien, le personnage-problème c'est le petit chaperon rouge. C'est de lui que dépend chez Ferron le bonheur complet de la grand-mère ; celui du loup, chez Avery.

Or cette grand-mère avec qui Ferron entreprend de nous faire sympathiser, il nous déclare d'entrée de jeu qu'elle était « veuve, Dieu merci ». Le veuvage est une forme de libération (pour le moins paradoxale et même assez peu flatteuse, du moins pour nous les hommes !) que Ferron affectionne pour ses héroïnes. Souvenons-nous de « l'Été<sup>4</sup> » où il peint une veuve, heureuse et épanouie de l'être : « Aux abords d'un village, dont j'ai oublié le nom, [. . .] vivait une veuve qui ne pensait pas à convoler. Son mari l'avait quittée le plus honnêtement du monde, [. . .] Ce mari fut donc oublié. . . » Dans les contes de Ferron, quand les femmes n'ont pas la possibilité de se débarrasser physiquement de leurs encombrants maris, comme le fait l'héroïne de « l'Enfant<sup>5</sup> », c'est par la folie et le rêve qu'elles se libèrent comme l'héroïne de « Retour à Val d'Or<sup>6</sup> ». Il faudrait peut-être ajouter que selon Ferron, c'est là pour les femmes un moyen d'assurer non seulement leur propre bonheur mais aussi celui de leur enfant. Cela est bien évident dans « l'Enfant » où le mari agonisant, tenté de résister plus qu'il n'était convenable à la mort qu'on lui a administrée, n'hésite pas à partir pour de bon, à la vue de la mine consternée de l'enfant qui le voit ressusciter.

4. Jacques Ferron, *op. cit.*, p. 68.

5. *Ibid.*, p. 56.

6. *Ibid.*, p. 11-12.

Mais revenons à la grand-mère du petit chaperon rouge. Elle est veuve, et ajoute l'auteur : « Dieu merci, [elle] achevait ses jours sans surveillance, libre et heureuse ». Ce qu'il faut ici remarquer, c'est que le veuvage qui est une libération est le fruit d'un miracle puisque selon toute vraisemblance il s'agit ici d'une mort naturelle du mari, rappelé donc par le Seigneur, et c'est ce qui justifie cette action de grâces rendue en l'espace d'une brève incise. Ainsi une première libération est le fruit d'un miracle. Et ce premier miracle sera la condition du second miracle grâce auquel le petit chaperon rouge, enfin libérée elle-même, pourra s'entendre avec sa grand-mère.

Ce conte repose donc sur deux miracles, l'un au début et l'autre à la fin, puisque après la mort opportune du mari qui libère la grand-mère, la découverte que le coquin, qui est au fond un loup, ne faisait qu'un avec le chien, se fait à la faveur d'un enchaînement de circonstances où un hasard providentiel fait si bien les choses qu'on ne peut le qualifier que de miracle. Ce n'est donc pas l'aspect le moins important du conte, et en particulier de l'introduction, que de mettre en évidence, dès la troisième phrase du texte, l'importance du miracle dans cette libération que cherchent les personnages.

Il est un autre élément de l'introduction à ne pas négliger, même s'il est bien dans l'allure généralement paradoxale que prend la vision des choses chez Ferron. Les auteurs québécois nous ont d'ordinaire habitués à des œuvres où le personnage central est un jeune qui tire la leçon de l'expérience de ses aînés. En général il s'agit pour ce jeune de prendre appui sur l'échec des vieux pour recommencer autrement la recherche d'une libération à la fois personnelle et collective. Que cette fois-ci ce soit une grand-mère qui soit la première à se libérer et qu'elle doive attendre que sa petite-fille trouve le chemin de sa propre libération, que la libération collective passe d'abord par la libération individuelle du personnage le plus âgé, ce n'est sûrement pas chez Ferron une simple volonté d'aller à contre-courant des habitudes littéraires.

L'âge de la grand-mère et son expérience de la vie lui ont permis, à la faveur de sa libération miraculeuse, d'acquérir une connaissance (Ferron nous dit que c'était une personne étudiée) que la jeunesse de sa petite-fille, son inexpérience donc, ne lui aurait pas permis d'avoir. Et c'est là que se justifie le choix de ce personnage âgé comme protagoniste. En effet si la grand-mère et sa petite-fille obtiennent également leur libération par l'effet d'un miracle, seule la prise de conscience que permet l'âge donne à la grand-mère un avantage sur sa petite-fille.

Et cette connaissance, à en croire Ferron, consistait essentiellement en une peur des chiens : « C'était une personne étudiée, pas loin d'être parfaite. Elle n'avait qu'un défaut : la peur des chiens ». Quand l'humoriste qu'est Ferron dit : « un défaut » il faut entendre une qualité de plus puisqu'à la fin du conte on s'apercevra combien ce défaut était justifié : le chien de la fillette et le coquin rencontré en chemin ne faisant qu'un loup dont la grand-mère comme sa petite-fille avaient tout à craindre.

Il faut d'ailleurs relire d'autres contes de Ferron pour savoir combien la peur des chiens peut être non pas un défaut mais une qualité, une perfection même. Songeons au « Chien gris<sup>7</sup> » mais surtout à « Mélie et le bœuf<sup>8</sup> » où le chien est rangé parmi les animaux de la maison, les animaux domestiques, ceux qui sont les moins libres. Dans « le Chien gris » l'on voit d'ailleurs dans quel contexte de libération, à la fois individuelle et collective, il faut situer les chiens quand Ferron en parle. Le Seigneur de ce conte, nous dit Ferron, est un pauvre homme, sans ses chiens. Ceux-ci sont les piliers de sa domination. Quand on connaît par ailleurs les opinions que professe Ferron, c'est-à-dire le point de vue qui sous-tend les créations de son imagination, l'on voit quelles raisons pouvait avoir la grand-mère d'avoir peur des chiens. Ferron précise d'ailleurs que le chien, le père de la fillette l'avait ramené d'une de ses tournées. Sans doute il ne nous fait pas connaître où le père allait en tournée. Il se contente de nous dire qu'« un jour, le commis voyageur avait rapporté d'Ontario une caisse de bonne margarine. . . ». En ces années cinquante où le gouvernement de Duplessis prohibait la vente de la margarine, faut-il croire que le commis voyageur québécois avait pris l'habitude de rapporter du même endroit toutes sortes de marchandises interdites ?

Quoi qu'il en soit, il est frappant de constater que si la grand-mère qui vivait « libre et heureuse » avait peur des chiens, le chien de la fillette le lui rendait bien. Il détestait par dessus tout aller à l'Abord-à-Plouffe. Et c'est de cette rencontre inévitable que va résulter le nœud, les péripéties et le dénouement de ce petit drame en miniature qu'est l'histoire du petit chaperon rouge, contée à la manière de Ferron.

Je parlais tantôt d'introduction, il aurait peut-être mieux valu parler d'exposition. Car la grand-mère nous y était montrée en proie à « un mal agaçant, qui n'avait rien de familial », précise Ferron qui ne nous dit pas clairement quelle

7. Jacques Ferron, *op. cit.*, p. 70.

8. *Ibid.*, p. 25.

dimension pouvait avoir ce mal, mais qui précise que la solitude, loin de le guérir, l'avait approfondi. Et le seul remède, ajoute-t-il, était d'espérer une guérison pour demain, après-demain. On le voit, il ne manque à la grand-mère que de faire un songe et d'avoir une confidente comme dans une pièce de théâtre pour que les tenants et les aboutissants de son mal nous soient exposés de long en large.

À ce propos, il aurait été intéressant de savoir quels motifs contradictoires pouvaient pousser le père de la fillette à lui donner ce chien. Car s'il voulait ainsi que les voyous soient tenus en respect, il n'ignorait pas que la grand-mère ne supporterait pas la vue de cet animal.

C'est donc de cette incompatibilité des caractères du chien et de la grand-mère, à moins qu'il ne faille dire de l'incompatibilité pour le père de satisfaire simultanément à deux exigences contradictoires : la protection de la fillette et le bonheur de la grand-mère, que vont résulter les péripéties, le nœud et le dénouement de l'histoire.

Dans ces péripéties il faut d'abord constater un hasard pour le moins étrange, à moins qu'il n'y ait là-dessous une logique nécessaire. La fuite du chien, car Ferron dit bien qu'il « se sauvait », même s'il n'était question pour lui et la fillette que de se rendre par des voies différentes au même endroit, la fuite donc du chien coïncide avec l'apparition du coquin, du loup. À vrai dire il se peut qu'il n'y ait là qu'un simple rapport de cause à effet. Le protecteur de la fillette étant parti, le danger contre lequel le chien était chargé de la prémunir se matérialise aussitôt. C'est donc du côté des raisons qui ont pu pousser ce protecteur à vouloir précéder la fillette au rendez-vous de l'Abord-à-Plouffe qu'il faut chercher cette logique nécessaire des péripéties. Le danger que pouvait courir le petit chaperon rouge se trouvant, théoriquement, non pas dans le petit bungalow de la grand-mère mais le long de la route encombrée de voyous, le chien manque d'autant plus à sa mission que parti plus tôt que le coquin qui lie, en son absence, amitié avec la fillette, il arrive plus tard que lui à l'Abord-à-Plouffe. À vrai dire quand Ferron nous apprend à la fin de l'histoire que le chien et le coquin ne formaient qu'un loup, on a l'impression qu'il s'est opéré comme une substitution de personnages par simple changement de costumes. Le chien rentrant en coulisse pour reparaître auprès de la fillette sous le déguisement d'un coquin et se dépêchant, sitôt son boniment débité, de courir, en taxi pour aller plus vite, réaliser le plan qu'il avait machiné.

Dans ce plan qui de toute évidence comprenait comme premier point l'élimination de la grand-mère, quel sort était réservé à la fillette ? Rien n'interdit de

supposer que son crime perpétré, et de coquin ou loup redevenant chien, ayant donc repris le costume de son premier personnage, le protecteur de la fillette n'aurait pas hypocritement joué le rôle tout naturel du gardien un peu borné remplissant son devoir de protéger la fillette jusqu'au point de dévorer la grand-mère. En ce cas son erreur c'est de n'avoir pas su changer à temps de déguisement et de se laisser surprendre dans son personnage de loup et de coquin, avant d'avoir pu retrouver son costume de chien. Faut-il attribuer cette erreur à l'ignorance du fait que le temps finalement dessille les yeux les mieux fermés ? La grand-mère au début du conte plaçait tout son espoir de voir la fillette changer, dans le temps : « demain après-demain ».

Il n'est pas impossible aussi que la satisfaction de faire coup double c'est-à-dire d'éliminer le danger que constituait la grand-mère et d'assurer définitivement sa victoire, ou son rôle de protecteur, comme on voudra sur la fillette ait porté le chien-coquin-loup à ne pas prendre assez de précautions. Trop occupé à se réjouir d'avance de son bon coup, il enferme la grand-mère dans un placard, au lieu de la croquer purement et simplement, comme le faisait le loup de Perrault. Et puis il se met au lit et attend confortablement sa proie sans songer que celle-ci pourrait avant d'entrer aller vérifier s'il était bien à sa place habituelle. « Quand le petit chaperon rouge arriva à son tour, elle ne trouva pas de chien au rendez-vous. Elle l'appelle, point de réponse. Ne sachant que penser, elle s'avance, contourne le hangar. . . »

En somme sa trop grande assurance le perd. Il finit par commettre la gaffe qui le démasque. Car à l'endroit où la fillette croyait trouver son chien, « Qu'aperçoit-elle alors ? Sa bonne grand-mère, si fine, étudiée, le bonnet à la main, la robe troussée, qui fuit sur de longues jambes velues le chien qui lui mord les fesses ». C'est-à-dire qu'à la place de son protecteur elle trouve un loup, le danger donc. Elle en est saisie d'horreur et en pleure, pleure, mais ne perd pas pour autant la tête puisque tout en pleurant sur sa désillusion, elle commence à se demander ce qu'elle ferait rendue au bout de ses larmes. C'est donc qu'elle prend conscience, qu'elle pense à l'avenir en fonction de ce présent qu'elle découvre sous son vrai jour.

Une mise en scène théâtrale de cette histoire telle que la conte Ferron fixerait à ce lieu caché que constitue le hangar, à l'arrière du bungalow de la grand-mère, un rôle qui conviendrait à merveille au type de personnage masqué qu'incarne le chien. Lieu en retrait par rapport à l'avant-scène où se joue en apparence la pièce, il est le lieu de vérité où tombent les masques, où le personnage du chien joue son

rôle véritable d'ennemi de la grand-mère. « Cependant le chien, derrière le hangar, trouvait la corde courte et détestait tout ce qu'il y avait devant. » Que le chien, profitant de l'absence de la fillette, donne libre cours à son inimitié pour la grand-mère, voilà qui est significatif. Car c'était toute une comédie qui se jouait en d'autres occasions. « Quand la fillette s'amenait, mine de rien, après avoir attaché son chien en arrière du hangar, la grand-mère n'était pas soulagée. » Or au jour de l'action qui nous est contée « le chien arriva le premier en arrière du hangar. Là la vue de l'anneau, auquel on l'attache d'ordinaire lui rappelle qu'il est seul et libre. La corde ne le retient pas : il bondit en avant, contourne le hangar, aperçoit le bungalow [. . .] le poil hérissé, il s'en approche. . . ». Or puisque le chien et le coquin ne formaient qu'un loup, l'alibi qu'il avait préparé : « Prends le chemin du parc Belmont ; moi, j'enfile la rue du pont, nous nous retrouverons en arrière du hangar » et la mise en scène qu'il avait montée : « Un vieux coquin [. . .] chassait dans le quartier justement [. . .] aperçoit le petit chaperon rouge [. . .] presse le pas, la rejoint, et par la même occasion lui apprend que, la connaissant sans qu'elle le connaisse, il est bien aise de la saluer », tout cela n'est que l'utilisation astucieuse et opportune d'une comédie qu'il jouait depuis longtemps pour duper la fillette.

Ce lieu caché et à première vue inoffensif, le hangar à l'arrière du bungalow, où se jouait, sans qu'elles en sussent rien, le destin de la fillette et de sa grand-mère, est donc significatif d'une action dramatique où les deux personnages principaux affrontaient un ennemi non seulement invisible, pour la grand-mère, mais déguisé même en ange gardien de la fillette et donc insoupçonnable pour elle.

L'organisation du temps qui se dédouble quand le chien tout en feignant de se rendre au bungalow monte sa comédie du coquin chassant par hasard, le comportement hypocrite et naïf des parents qui cachent à la grand-mère la présence du chien dont ils ignorent la véritable identité et à laquelle ils confient imprudemment leur fillette, tout cela établit bien l'apparence et la réalité contradictoires d'un drame dont les dessous échappaient aux protagonistes eux-mêmes. Il y aurait sans doute long à dire sur la légèreté de ce père qui confie inconsidérément sa fillette à ce chien rapporté de régions plus ou moins mal famées. Mais ne l'accablons pas plus que ne le fait Ferron. Méditons plutôt sur la sage intuition de la grand-mère à qui une longue expérience de la privation de la liberté (« Une vieille dame qu'on avait beaucoup chaperonnée en sa jeunesse avec le résultat qu'elle avait épousé un homme autoritaire ») avait fait pressentir quelque chose de louche sans même qu'elle en ait la preuve (« coquine, il me semblait bien que tu sentais drôle »).



Expérience qui lui faisait rêver, à elle qui avait été si longtemps et doublement chaperonnée, d'un sort autre que celui de « chaperon rouge » pour sa fillette.

Les voyous voyaient juste quand ils demandaient à la fillette qui ne voulait pas les croire : « Hé, es-tu le petit chaperon rouge ? » Et même si « la fillette pincée, se disait en elle-même : « Ma mère me prend pour une enfant » et se dandinait pour montrer qu'elle ne l'était plus », il lui restait à connaître la véritable identité de son chien pour découvrir ce que son orgueil se refusait à admettre et que sa grand-mère par délicatesse hésitait à lui dire : que son chien était un chaperon et non pas un ange gardien. Le garde-chiourme, en somme, de sa liberté.

MAXIMILIEN LAROCHE  
Université Laval